

# Madeleine, où demeures-tu ?

Gilles François, 29 mai 2025

J'ai mis du temps avant d'entrer dans ce thème qui m'a été confié et qui introduit ces quatre journées de forum. Il m'a fallu tout d'abord entrer dans l'impulsion générale qui est : « Partir vers ce qui arrive ». Madeleine écrivit cela en 1963. Elle ressaisissait à nouveau, ainsi qu'elle en éprouvait régulièrement le besoin, la dynamique de La Charité, son petit groupe présent à Ivry depuis trente ans. Je vous en lis quelques lignes :

Nous sommes publiquement des chrétiennes voulant vivre ensemble, au grand jour, l'Évangile du Christ, faire ce qu'il dit ; et dire ce qu'il est.

Nous n'avons pas d'œuvres, de responsabilités sociales d'équipe.

Nous sommes au maximum déchargées de bagages, de réalisations à conserver, à faire durer. Dès que le temps fait signe pour de nouvelles compassions, pour des besoins nouveaux d'évangélisation, nous pouvons partir, si nous y sommes bonnes à quelque chose et si l'Église le souhaite.

Rien ne nous arrime à un passé temporel, même pas la fidélité à un fondateur. **Nous sommes prêtes à partir vers ce qui arrive** parce que notre temps nous a faites ainsi et que le Christ doit y marcher à la vitesse d'aujourd'hui pour rester au milieu des hommes<sup>1</sup>.

D'où vient cette liberté de La Charité, « déchargées de bagages » afin d'être « prêtes à partir vers ce qui arrive » ? D'où vient cette audace de vouloir le Christ aujourd'hui ? Dans cette mobilité, avec ce peu de bagages, y a-t-il, en même temps, une demeure : « Madeleine, où demeures-tu ? »

Rappelons l'épisode initial, il y a deux mille ans : deux disciples de Jean le Baptiste commençaient à suivre Jésus, lequel, se sentant suivi, se retourna et leur posa la question : « Que cherchez-vous ? » Ils répondent par une autre question : « Maître, où demeures-tu ? » L'interrogation du maître et celle des disciples aboutirent à l'invitation : « Venez et vous verrez ».

Par ce « Madeleine, où demeures-tu ? », les organisateurs du forum nous orientent d'une certaine manière, assez christique. Ils ont raison, on se souvient du témoignage de Mgr Vuillot au sujet de Madeleine Delbrêl, avec laquelle il fut en dialogue durant plus de dix ans :

Le secret de la vie de Madeleine, c'est une union à Jésus-Christ telle qu'elle lui permettait toutes les audaces et toutes les libertés. C'est pourquoi sa charité sut se faire concrète et efficace pour tous les hommes.

Mgr Vuillot connaissait très bien Madeleine Delbrêl. Ils s'étaient rencontrés pour la première fois fin juillet 1953, à Rome, et nous sommes en train de publier leur Correspondance, abondante et riche d'une recherche forte.

Mais l'histoire d'une âme avec Dieu reste un secret inviolable, dans un puissant mystère de déchirures et d'espérances. Au contact d'une vie, on est conscient d'être sur un seuil de mystère, là nos yeux mal voyants commencent à apercevoir de vastes étendues de vie.

---

<sup>1</sup> *La conversion du cœur*, OC XVII, p. 105-106.

En pensant à Madeleine Delbrêl, j'y ai aperçu trois demeures. Toutes les trois s'ouvrent sur la rue. N'écrivait-elle pas, dans son célèbre « Nous autres gens des rues » : « Ils aiment leur porte qui s'ouvre sur la rue... »

Je propose trois demeures : 1 - la salle de bal de l'union personnelle à Jésus-Christ ; 2 - les écrits de Madeleine qui abritent ses nombreuses recherches, ses encouragements et son sens aigu de l'essentiel ; 3 - enfin le ciel où est ancrée l'espérance.

Deux événements récents m'ont conduit à considérer la salle de bal comme une première demeure.

Premier événement, le Synode sur la synodalité. Lors de son discours de clôture, le 26 octobre 2024, le pape François cita, précisément, les dernières phrases du célèbre « Bal de l'obéissance » telles que Madeleine les avait publiées en 1949 dans *La Vie spirituelle*. Voici ce qu'il dit :

Il y a un poème de Madeleine Delbrêl, la mystique des périphéries qui exhortait à : « surtout ne pas être raide » - la rigidité est un péché, c'est un péché qui saisit parfois les clercs, les consacrés et les consacrées -. Je vous lis quelques vers de Madeleine Delbrêl, qui sont une prière. Elle dit ceci :

Car je pense que vous en avez peut-être assez  
Des gens qui, toujours, parlent de vous servir avec des airs de Capitaines,  
De vous connaître avec des airs de professeurs,  
De vous atteindre avec des règles de sport.  
De vous aimer comme on s'aime dans un vieux ménage...  
Faites-nous vivre notre vie,  
Non comme un jeu d'échecs où tout est calculé,  
Non comme un match où tout est difficile,  
Non comme un théorème qui nous casse la tête,  
Mais comme une fête sans fin où votre rencontre se renouvelle,  
Comme un bal,  
Comme une danse,  
Entre les bras de votre grâce,  
Dans la musique universelle de l'amour.

Le pape nous invite à cette musicalité-là pour un nouvel accueil en vue de décisions à prendre. Il commente :

Ces vers peuvent devenir la musique de fond avec laquelle nous accueillons le Document final [du Synode]. Et maintenant, à la lumière de ce qui a émergé du chemin synodal, il y a et il y aura des décisions à prendre. En ces temps de guerres, nous devons être des témoins de la paix, en apprenant aussi à donner une forme concrète à la convivialité des différences.

Un bal, une danse... pour la « convivialité des différences » ! Pourtant, quand un homme et une femme qui s'aiment dansent ensemble, ce n'est pas très convivial, c'est plutôt exclusif et dans les bras l'un de l'autre. Alors ? « Le secret de Madeleine, c'est une union au Christ... », disait Mgr Vuilliot. On constate que le Bal de l'obéissance publié par elle en 1949 et cité par le pape en 2024 est l'un de ses textes les plus célèbres, comme s'il joignait l'intime de l'union à la « convivialité des différences », pour reprendre l'expression du pape

François. Tapez « bal de l'obéissance » sur votre moteur de recherche et vous verrez ! La réputation de Madeleine se fait largement à travers ce bal.

Relisons quelques autres bons passages :

Pour être un bon danseur, avec vous comme ailleurs, il ne faut pas savoir où cela mène.  
Il faut vous suivre  
être allègre  
être léger  
et surtout ne pas être raide.

Le pape François avait bien noté cela : « ...il ne faut pas être raide... » Il sait qu'hier comme aujourd'hui, il y a bien des raisons de se raidir. En effet, pour danser, on travaille la souplesse en alliage avec la force, on cultive l'allégresse même quand c'est dur.

Madeleine poursuit :

Il ne faut pas vous demander d'explications  
sur les pas qu'il vous plaît de faire  
il faut être comme un prolongement  
agile et vivant de vous,  
et recevoir par vous la transmission du rythme de l'orchestre.

Certains d'entre vous connaissent bien ce Bal de l'obéissance, d'autres le découvrent. Laurence Vieille nous en avait fait une interprétation tout à fait personnelle et fulgurante il y a deux ans lors d'une soirée poésie dans les jardins du 11 et j'espère que nous la réentendrons tout à l'heure dans son récital poétique. Stéphanie Lefebvre en a composé une chanson que nous entendrons samedi soir à Lille. Et Bruno Durand en a une version théâtrale inoubliable. Mais ce n'est pas tout !

Figurez-vous qu'un deuxième événement, encore plus récent, marque, lui aussi, ce fameux « Bal de l'obéissance ». En effet, après de nombreuses péripéties, M. Jean-Pierre Colas, fils d'Anne-Marie Roux-Colas, vient de léguer au diocèse de Créteil une centaine de lettres dont une trentaine de Madeleine, toutes de 1931 et 1932. Sa mère, Anne-Marie Roux, artiste sculptrice, connue, entre autres, pour la statuette de l'église Sainte-Odile, à Paris, s'intéressa fort à La Charité avant de se marier, tout en restant proche de Madeleine. La Charité n'était alors, en 1931, qu'un petit groupe de trois femmes : Madeleine Delbrêl, Simone Regaud et Andrée Voillot. Anne-Marie Roux allait-elle rejoindre le trio qui, pour se former, avait mis en œuvre une « Circulante », ainsi qu'elles l'ont appelée ? La « Circulante » : à tour de rôle, elles écrivaient aux deux autres, jusqu'à ce que Suzanne Lacroche, dite « Louve », les rejoignent à la fin de l'hiver 1932 et prenne, elle aussi la plume dans un quatuor appelé à s'élargir encore. Les lettres se transmettaient de mains en mains comme un tout. C'est ainsi qu'elles arrivèrent sous les yeux d'Anne-Marie Roux, après avoir été lues par Madeleine Tissot, une autre jeune femme intéressée. Ensuite, la formule « circulante » ayant fait son temps, on passa à d'autres préparatifs de départ. Et le paquet de lettres resta chez Anne-Marie Roux qui se maria avec M. Paul Colas le 7 décembre 1934. Ils eurent un fils, Jean-Pierre, qui donna le précieux paquet de lettres au diocèse de Créteil, il y a quatre mois, le 5 février 2025 précisément.

Cela sera, bien sûr, publié dans le volume VI de la Correspondance. Mais lisons un peu et venons-en, à nouveau, à la salle de bal que l'on trouve dans la lettre du 1<sup>er</sup> février 1932. Ce jour-là, en référence à la fête de la présentation de Jésus au Temple, qui aura lieu le lendemain, Madeleine écrit à Simone Regaud et Andrée Voillot :

Figurez-vous que ces temps-ci je danse beaucoup !... J'aime mieux ça que d'aller au cinéma... et mes idées s'en ressentent. Je pense souvent à la danse d'amour pour laquelle nous sommes faits, qui commence dès cette vie et ne finira jamais. Jésus est le danseur, l'âme est la danseuse, la salle de bal est le Royaume des Cieux, l'orchestre c'est le St Esprit, la musique c'est la volonté du Père. Et pour bien danser il faut être souple, et ne pas savoir de pas (C'est le danseur qui les sait) et ne pas regarder par terre, mais écouter la musique en fermant les yeux. Si peu qu'on se raidisse, on fait des bêtises et on marche sur les pieds du danseur. Pour danser il faut mettre sa plus belle robe et beaucoup de bijoux. Pour danser il ne faut jamais s'asseoir entre les danses car on ne peut plus se lever. Mais quand on sent la fatigue on va manger et boire un peu des choses très bonnes que le Danseur prend sur la table et vous donne.

1932, danser ou aller au cinéma, Madeleine indique sa préférence, en apparence peu mystique. La danse l'inspire et elle se lance dans la description imagée que vous venez entendre. 1932, neuf ans après le bal de ses dix-huit ans, huit ans après sa conversion, mais dix-sept ans avant la parution dans la revue *La Vie spirituelle* du fameux « Bal de l'obéissance ». C'est dire combien cette image, et cette pratique, de la danse l'habitait !

On y retrouve un « ne pas savoir » et un « il faut être souple », « ne pas être raide », avec déjà son humour : « faire des bêtises et marcher sur les pieds » de Jésus le danseur si on se raidit... Mais aussi son goût des belles robes qui ne la quittera jamais, ainsi qu'elle l'écrivait à Mgr Veuillot en 1956 : « Être pauvre, comme s'habillent certains pauvres, avec les robes usées ou démodées, qui restent quand même de "belles robes"<sup>2</sup> ». Mettre une belle robe, entrer dans la salle de bal et engager la « danse d'amour pour laquelle nous sommes faits, qui commence dès cette vie et ne finira jamais ». N'avons-nous donc pas ici la première demeure ? Une demeure où habiter tout en mouvement : une salle de bal où le danseur nous mène car nous ne savons pas « le pas ».

On peut être étonné par sa remarque : « Pour danser il ne faut jamais s'asseoir entre les danses car on ne peut plus se lever. » Avait-elle été marquée par l'expérience concrète de la paralysie d'une de ses jambes, durant plusieurs mois, à l'adolescence, suite à une mauvaise grippe, dont elle ne se tira qu'en faisant du vélo et en dansant ? Allusion aussi à l'émotion encore vivante d'un amour de jeunesse qui aboutit à une rupture, puis à l'ouverture à un tout autre amour. Comme si le bal de ses 18 ans fut le début d'une danse qui a continué toute sa vie, au-delà des déceptions et des amertumes premières mais poussée par un puissant désir. N'écrivait-elle pas à sa mère, trois ans après le bal, au printemps 1927 : « je suis émue de porter une grande joie qui est infiniment plus grande et je bénis Dieu qui a bien voulu me réserver cette part. [...] Jean comme moi, nous étions faits pour autre chose [*que le mariage*] et le réveil aurait pu être terrible<sup>3</sup>. »

Danser toujours dans ce « bal qui commence dès cette vie et qui ne finira jamais » sans fin. Le ravitaillement est assuré par « des choses très bonnes que le Danseur prend sur la table et vous donne ». L'allusion eucharistique est claire, pour trouver la force de réaliser le désir de danser toujours, même si la fatigue prend au milieu de la nuit et qu'il ne faut surtout pas s'asseoir. Ne pas s'effondrer avant le lever du jour, ne pas s'effondrer ailleurs que dans les bras de Jésus ressuscité.

---

<sup>2</sup> *J'aurais voulu...*, OC XIV, p. 20.

<sup>3</sup> *Correspondance (1915-1949)*, p.

Mûrie par l'expérience, elle expliquera davantage, en 1949, cet « orchestre qui est le Saint Esprit ». Il anime un apprentissage continu tout au long de la vie. Je lis cette prière continue qui est peut-être déjà familière à certains d'entre vous :

Révélez-nous le grand orchestre de vos desseins, les harmonies où ce que vous permettez jette des notes étranges dans la sérénité de ce que vous voulez.

Apprenez-nous à revêtir chaque jour  
notre condition humaine comme une robe de bal qui nous fera aimer de vous  
tous ces détails comme d'indispensables bijoux.

Telle est donc cette première demeure. Résume-t-elle tout ? En considérant la notoriété du « Bal de l'obéissance », que l'on trouve si aisément sur Internet en plusieurs versions, j'ai tendance à considérer que oui. Au point même qu'un commentateur, un peu gêné, disait l'automne dernier que le pape avait cité un extrait de « La danse de la vie », de Madeleine Delbrêl, pour conclure le Synode. On comprend, parler de « bal de l'obéissance » en ce temps d'abus et d'emprises en tous genres, ce n'est apparemment pas correcte et risqué, pour de bonnes raisons, d'être rejeté. Et pourtant, c'est si vrai ; mais cela induit un tel besoin de purification ! Je cite très souvent cette pensée que Madeleine eut lors de l'interdiction des prêtres-ouvriers :

Notre dépendance vis-à-vis de ce corps qu'elle est [l'Eglise], est considérable. [...] Nos soumissions et nos initiatives y sont à égalité obéissance, comme pour les cellules d'un corps qui seraient à la fois intelligentes et aimantes. Une seule cellule peut infecter tout l'organisme ; une seule cellule peut laisser passer l'aiguille qui le sauve<sup>4</sup>.

Je voudrais maintenant considérer avec vous la demeure que sont les écrits de Madeleine. Si la salle de bal est un lieu dédié à la danse, les écrits s'offrent comme un très grand jardin où l'on peut faire des découvertes et contempler ce qui pousse, en tirer des profits personnels, associatifs, communautaires, où l'Eglise puise une meilleure compréhension de l'insolite de chaque chrétien et de sa fécondité pour le salut du monde. J'entends ici le sens de cette phrase que Madeleine écrit au soir de sa vie :

Dans la mesure où un chrétien professe sa foi et essaie de la vivre, il devient insolite aux croyants comme aux incroyants. Cela parce que l'Evangile jusqu'à la fin des temps ne cessera pas d'être la bonne nouvelle pour les Juifs comme pour les Gentils. L'insolite du chrétien est purement et simplement sa ressemblance avec Jésus-Christ<sup>5</sup>.

Paradoxe d'une ressemblance qui rend insolite, même aux autres chrétiens, dans l'infinie diversité des personnes et par l'inépuisable altérité de Jésus-Christ.

On lit des choses, on entend beaucoup, on enregistre, vaguement ou profondément, on s'en rend plus ou moins compte. On oublie beaucoup. Ça glisse... Mais, allez savoir pourquoi, quelque chose entre, une phrase lue un jour ou entendu de la bouche de quelqu'un. Elle rejoint l'intime de ma demeure intérieure, son rythme vient saisir le mien, le raviver, le rassurer, l'authentifier, le questionner doucement et fermement. Allez savoir pourquoi et comment. Allez comprendre alors ce qui se passe. Cela viendra après, plus tard, mais déjà, lire, ou entendre une parole, vous abrite dans une demeure. Une simple phrase

---

<sup>4</sup> *La question des prêtres-ouvriers*, OC X, p. 34.

<sup>5</sup> *La conversion du cœur*, OC XVII, p. 72.

vous couvre de son ombre, comme à l'abri d'une des tonnelles du jardin du 11 rue Raspail, à moins qu'elle ne s'offre à vous comme une caverne qui cache et protège.

Tel est le mystère de certains écrits. Ils sont eux aussi une sorte de demeure, secrète et intime comme la salle de bal, et communicative à cause de la beauté des danseurs.

On entre dans les écrits de Madeleine par une phrase, un paragraphe, souvent un tout petit bout qui remplit d'étonnement, d'aise et de compréhension. Je peux vous témoigner, à titre personnel, la phrase qui, en 1996, m'avait si profondément encouragé et mis fermement en ordre de marche :

Savoir qu'une minute de vie chargée de foi, même dépouillée de toute action, de toute expression extérieure, possède une puissance vitale que tous nos pauvres gestes humains ne pourraient remplacer<sup>6</sup>.

Allez savoir pourquoi cette phrase, cette « minute de vie chargée de foi » m'avait si profondément marquée, il y a bientôt trente ans. Et vous ? N'est-ce pas l'objet de ce forum ? La plaquette de présentation y invite : « Dans de multiples lieux, en France comme ailleurs, des hommes et des femmes cherchent à vivre l'Évangile dans la trace de Madeleine ».

Mais, à d'autres, Madeleine Delbrêl ne dit pas grand-chose. Ils sont plutôt inspirés par saint François d'Assise, saint Padre Pio, sainte Thérèse de Lisieux, sainte Hildegarde de Bingen, ou récemment le bientôt saint Carlo Acutis. Tous ne sont que des aides pour suivre Jésus Christ. Cela rend d'ailleurs assez aiguë la mission, pour un diocèse, de porter une cause en béatification. Quand il s'agit de béatifier une fondatrice de congrégation religieuse, on peut supposer que toutes soient intéressées à l'affaire, mais un diocèse... « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père », et il n'est pas étonnant que pour beaucoup de diocésains l'affaire reste anecdotique, au mieux l'objet d'une question distraite en passant : « Comment va la béatification ? » En effet, rien ne doit distraire le disciple de Jésus-Christ.

Son âme tourne avec le « Danseur » sur la piste.

Puis voici, est-ce après, est-ce en même temps, que vient la marche, *La Route*, pour reprendre le titre du recueil de poèmes par lequel Madeleine obtint le prix Sully Prud'homme, en 1926. Un chemin pour avancer, gardant au fond de l'âme la piste où tourner et danser, emmenée par Lui. Et le chemin toujours, car il va, il ira jusqu'au bout.

Une phrase, une demeure, une trace. « Ils aiment leur porte qui s'ouvrent sur la rue... » Des écrits pour s'unir et sortir.

Des milliers de phrases proposées, des textes, parfois des livres. Une forme de liberté est disposée pour mieux connaître Jésus-Christ et le suivre. Quant à Madeleine Delbrêl, rappelons les trois périodes de diffusion de ses écrits.

Première période : de son vivant, Madeleine a publié une trentaine d'articles et trois livres aux thématiques éparses : *La Route*, son recueil de poèmes primé en 1926 ; *Veillée d'armes*, ses écrits professionnels d'assistante sociale destinés, en 1942, aux travailleuses sociales ; *Ville marxiste terre de mission*, « son » livre, édité en 1957. Notons cependant qu'elle commença déjà à s'internationaliser de son vivant avec la publication en Italie de *Ville marxiste terre de mission*, *Città Marxista*, *Terra di Missione*, Brescia, editor Morcelliana, 1961.

---

<sup>6</sup> *La vocation de la Charité*, OC XIII, p. 169.

Deuxième période : 1966. Rapidement après le décès de Madeleine, plusieurs de ses proches, regroupés dans l'Association des Amis de Madeleine Delbrêl, conçurent et publièrent un premier recueil posthume, *Nous autres gens des rues*, choix de textes qui permettra une diffusion plus large de Madeleine. Il fut suivi d'un second recueil, *La joie de croire*, en 1968, et d'un troisième, *Communautés selon l'Évangile*, en 1973. Des dizaines de milliers d'exemplaires furent diffusés. Ces trois bouquets de morceaux choisis de Madeleine Delbrêl accompagnèrent les générations de l'après concile immergées dans les profondes transformations de l'Église et de la société. Ils étaient touchés dans l'acte même de croire, d'espérer et d'aimer. Comme vous le savez, cette seconde vague d'édition fut féconde, bien qu'entachée d'émondages variés. L'un des éditeurs, interrogé pour la cause en béatification, en témoigna plus tard : « Il nous est arrivé d'écourter des textes, afin de ne pas indisposer le lecteur. Mais nous pensions bien qu'un jour viendrait où la totalité des textes serait publiée ».

Qu'est-ce qui pouvait indisposer le lecteur ? Je ne prends qu'un exemple. Il concerne la première phrase de « Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres », 1948, précisément publié en 1966 dans *Nous autres gens des rues*. Parmi les dix pages de ce texte splendide, la première phrase est la seule à avoir été « écourtée afin de ne pas indisposer le lecteur ». Jugez par vous-même ce qui pourrait particulièrement indisposer dans cette phrase. En 1948, Madeleine écrit :

[...] se livrer éperdument à l'Évangile, pour le découvrir comme la seule piste déchiffrable, capable de nous faire vivre à travers le double néant de notre état de créature et de notre état de pécheur<sup>7</sup>.

Dix-huit ans plus tard, dans *Nous autres gens des rues*, le recueil posthume de 1966, l'expression « ...comme la seule piste déchiffrable, capable de nous faire vivre... » est supprimée. L'Évangile n'a plus l'exclusivité du déchiffrement, la phrase est devenue : « ...se livrer éperdument à l'Évangile pour le découvrir à travers le double néant de notre état de créature et de notre état de pécheur ». Que ses éditeurs aient pensé ainsi, c'est leur pensée, mais qu'ils attribuent cette pensée à Madeleine Delbrêl, c'est un détournement. Et je ne comprends pas comment un éditeur sérieux comme le Seuil continue, 49 ans après sa parution, à réimprimer *Nous autres gens des rues* qui véhicule une version expurgée de Madeleine Delbrêl. Version qui fut utile en son temps peut-être, mais maintenant, elle est injuste.

Troisième période : au milieu des années 90, Bernard Pitaut et Christine de Boismarmin dialoguent ensemble sur des textes inédits qui étonnent et intriguent Christine, au sujet de la vocation des artistes, mais aussi au sujet de la souffrance alors que Madeleine est connue et promue pour sa « joie de croire ». Christine décède en 1997 mais Bernard, qui entretemps a publié un *Prier quinze jours avec Madeleine Delbrêl*, n'a pas perdu de vue ce qu'il avait aperçu dans les archives sur ces sujets, et d'autres. L'aventure des Œuvres complètes débute en l'an 2000. Il s'agit de mettre à disposition l'ensemble de l'œuvre, ambition que Madeleine modeste n'avait pas eue. Nous sommes animés par une volonté participative, notre but est que chacun puisse chercher dans l'œuvre, telle un grand jardin, et partager ses trouvailles plus aisément, sans réduire la personne au convenable, au croyable disponible, à ce qui fut utile pour telle ou telle génération, à l'utilisable selon les projets et les visées des uns et des autres, tous légitimes et estimables, mais qui doivent consentir à leurs justes places.

---

<sup>7</sup> *La sainteté des gens ordinaires*, OC VII, p. 154-155.

Alors serions-nous ici en plein paradoxe ? Une phrase de Madeleine suffit à encourager et à simplifier toute une vie. Et, en même temps, la lecture de l'ensemble de l'œuvre est fructueuse, alors même que Madeleine n'avait pas tant cherché que cela à publier ! On comprend qu'elle soit livrée à ses éditeurs posthumes, ceux de 1966 comme nous, maintenant, les éditeurs des œuvres complètes. Car il faut aussi que nous nous interrogeons sur ce qu'est l'intégralité d'une œuvre écrite. Selon quels critères et dans quel ordre publier ? Ce n'est pas ici le lieu et le moment d'entrer dans les détails des choix que nous avons faits, ni de réfléchir sur le sens des inévitables résistances rencontrées. Nous avons fait le choix de publier par genres littéraires et plutôt selon une logique chronologique. Parfois des regroupements thématiques furent pratiqués, surtout en ce qui concerne les écrits missionnaires, très abondants, des tomes VII à XII. J'ajoute que si la publication des œuvres complètes aura pris, quand elle sera terminée, un peu moins de trente ans – nous espérons terminer en 2027 ou 28 – elle est au service d'une diffusion dans plusieurs pays et, j'en ai l'intime conviction, auprès de nombreuses générations à venir.

Mais regardons à nouveau l'ensemble de ce grand jardin que sont les œuvres complètes. Nous savons la portée de ses écrits missionnaires, largement diffusés durant les années qui suivirent le Concile Vatican II. Puis, l'Eglise est entrée plus avant dans tout ce que cet *aggiornamento*, tant désiré, demande de conversion, de recherche et d'accueil de la vérité. On connaît les initiatives et les errances douloureuses, les désastres et les immenses gâchis, mais aussi, peu à peu, les chemins qui s'ouvrent, plus fermes, plus modestes, plus vrais.

Aussi, je pense à la découverte majeure que furent, pour nous, l'équipe d'édition, l'étendue et la force de ce que Madeleine écrivit à ses équipières. Dans cinq volumes, du tome XIII au tome XVII, on y trouve, sans cesse approfondis et dilatés, marqués par les circonstances, les thèmes inscrits déjà dans son « Nous autres gens des rues » écrit en 1938 : le silence, la solitude, l'obéissance et l'amour. Elle écrivait pour ces quelques-unes – elles furent au maximum treize - qui voulaient « appartenir uniquement et définitivement à Jésus Christ, notre Seigneur, notre Seigneur et notre Dieu ; essayer par sa grâce de le suivre dans une vie toute de charité selon l'Evangile ; être disponible sans restriction à sa volonté au plus intime de l'Eglise pour le salut du monde<sup>8</sup> ».

Et puis, nous prenons peu à peu connaissance de sa *Correspondance*, dont la publication annotée a débuté en 2022. Nous en sommes au volume III, qui vient de paraître. Madeleine Delbrél écrit et répond à des lettres. Répondre, elle mûrit au fil du temps ce qui lui fut donné d'un bloc le 29 mars 1924, mystère d'une conversion totale, d'un éblouissement qui demeura : « J'avais été et je suis restée éblouie par Dieu<sup>9</sup> ». Cela se déploie dans une recherche à tâtons ; que peut faire quelqu'un qui est ébloui, sinon avancer à tâtons ? Faisons référence, par exemple, à la lettre qu'elle adresse, le 2 janvier 1957, à Francette Rodary<sup>10</sup>, à propos de Dominique, une jeune prostituée en grand danger (la lecture de cette lettre, un chef d'œuvre de discernement, avait marqué la journée d'études du 22 mars dernier). Mais aussi la conférence qu'elle donne tel jour, à Toul, à Toulouse, à Toulon, à Marseille ou à Villeneuve-Saint-Georges (Val-de-Marne) ou encore au 6 Rue du Regard, Paris. Et puis elle conserve ses notes. Pressent-elle qu'elles seront utiles un jour ? Elle éprouve sans cesse le besoin de relire, de retravailler, d'écrire.

---

<sup>8</sup> *Notre vie*, OC XV, p. 318.

<sup>9</sup> *La question des prêtres ouvriers*, tome X des OC, p. 217.

<sup>10</sup> *Correspondance (1957-1958)*, p. 13 à 15.

Elle retravaille. Ainsi, par exemple, revenons au « Bal de l'obéissance ». À l'occasion de la fin du Synode, je fus interloqué : la citation que fait le pape n'était pas exacte ! Elle n'est pas fidèle au manuscrit tel que nous l'avons publié dans *Humour dans l'amour*, le tome III des Œuvres Complètes, en 2005. Après étonnement, j'ai fini par comprendre que la citation du pape venait du recueil posthume *Nous autres gens des rues* qui venait lui-même du « Bal de l'obéissance » tel qu'il fut publié par Madeleine Delbrêl elle-même en 1949 dans la revue *La Vie spirituelle...* Erreur ? Ou bien Madeleine aurait-elle donc retravaillé son « Bal » ? Après l'édition, aurait-elle, elle-même, retouché la finale pour un futur recueil un temps envisagé ? Quelle est l'ultime version, celle manuscrite ou celle imprimée ?

Je vous lis le manuscrit de Madeleine :

Faites-nous vivre notre vie  
non comme un jeu d'échecs où tout est calculé  
non comme un match où tout est difficile  
non comme un problème qui nous casse la tête  
non comme une dette à payer  
mais comme une fête  
comme un bal  
comme une danse  
entre les bras de votre grâce  
dans la musique universelle de l'amour<sup>11</sup>.

Je le trouve mieux rythmé que sa version imprimée. Le manuscrit est simplifié autour de la fête, le bal, la danse. Vous pourrez comparer les deux versions. Laquelle est l'ultime ? J'ai tendance à considérer la version manuscrite comme la plus aboutie, mais ça se discute ! Vous voyez, nous prenons connaissance de détails de cette « deuxième demeure », et ça se discute !

Mais pourrions-nous évoquer les demeures de Madeleine sans nous tourner vers le ciel ? Je pense à sa fameuse « Liturgie des sans office » qui, si j'ai bien compris, sera la substance de notre séjour à Lille ce weekend. Madeleine conclut sa liturgie, méditant sur ceux qui « doivent s'enfoncer [dans le monde] pour se hisser, mais avec lui, au même ciel » :

Dans le creux des péchés du monde, vous leur fixez un rendez-vous.  
Collés au péché avec vous, avec vous ils vivent un ciel qui les tire et les écartèle.  
Pendant qu'en eux vous continuez à visiter la morne terre, avec vous, ils grimpent au Ciel.  
Ils sont voués à une Assomption pesante,  
engainés dans la boue, brûlés par votre esprit,  
liés à tous,  
liés à vous,  
chargés de respirer dans la vie éternelle comme des arbres pour des racines  
enfouies<sup>12</sup>.

« Ils vivent un ciel qui les tire et les écartèle » : c'est le ciel ici et maintenant, mais aussi celui vers lequel on grimpe. Un autre texte très célèbre de Madeleine, « Joies venues

---

<sup>11</sup> *Humour dans l'amour*, OC III, p. 32.

<sup>12</sup> *Humour dans l'amour*, OC III, p. 68.

de la montagne », emmène vers le « pays d'éternité ». Le chemin est horizontal pour y aller, telle la mort qui vient et tel le train dont les roues tournent en direction de l'ultime gare :

Et seul comptera pour nous, et seul nous intéressera,  
ce dernier tour de roue,  
cet arrêt brusque sans départ  
dans le pays d'éternité,  
devant le Dieu qui nous attend,  
devant le Dieu que nous verrons,  
quand nous aura conduit à lui  
après la pureté patiente de notre vie  
la pureté élémentaire de la mort<sup>13</sup>.

Madeleine n'est-elle pas celle qui pense que « , pour un Chrétien, le besoin fondamental de l'homme, c'est la vie éternelle<sup>14</sup> » ? Elle écrivit cela vers 1960, citant Jésus, chapitre 17 (verset 3) de saint Jean : « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ ». Elle ajoute qui si tel est le « besoin fondamental de l'homme », alors « pour le chrétien, le devoir fondamental, c'est : "Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés (Jn 15,12)" ». Madeleine souligne le « comme » de « je vous ai aimés ». La connaissance de Dieu mais aussi de sa volonté sur l'homme sont révélés ensemble dans l'Évangile.

Alors, croire au ciel tout en partageant la vie de ceux qui n'y croient pas, qui ne l'espèrent pas, qui ne le connaissent pas, ce fut très fort, particulièrement durant la Seconde Guerre mondiale. Il y eut des dévouements, des coudes-à-coudes fraternels, des résistances communes qui brisèrent les cadres habituels. Ce fut le cas à Ivry-sur-Seine. On connaît, au plan national et littéraire, le poète Louis Aragon, dans « La rose et le réséda » :

Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Tous deux adoraient la belle  
Prisonnière des soldats  
Lequel montait à l'échelle  
Et lequel guettait en bas  
Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Qu'importe comment s'appelle  
Cette clarté sur leur pas  
Que l'un fut de la chapelle  
Et l'autre s'y dérobaît  
Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas  
Tous les deux étaient fidèles  
Des lèvres du cœur des bras  
Et tous les deux disaient qu'elle  
Vive et qui vivra verra  
Celui qui croyait au ciel  
Celui qui n'y croyait pas [...]

---

<sup>13</sup> *Idem*, p. 91.

<sup>14</sup> *La femme, le prêtre et Dieu*, OC IX, p. 39

Qui est « elle » ? La belle dont ils rêvent qui est aussi l'humanité qui survivra, qui sera sauvée, qui connaîtra.

Autre sujet céleste. Madeleine Delbrêl bienheureuse sur Terre et au Ciel ? « Sur la Terre comme au Ciel » ? Il convient de rappeler qu'une béatification n'est pas un genre de tableau d'honneur des chrétiens particulièrement méritants. C'est plutôt un signal d'encouragement donné à tous, longuement discerné par l'Eglise, soulignant des vertus évangéliques à la fois exceptionnelles et praticables, formant un chemin d'espérance concrète, passant par une véritable affection pour la sainte présumée, un lien personnel.

Mais, dans sa sagesse, l'Eglise ne souhaite pas béatifier Madeleine Delbrêl... sans un signe du ciel. Il faut, pour une demande d'intercession, appuyée, si possible par un groupe – faites une neuvaine par exemple, regroupez-vous sans hésiter – il faut un miracle : précisément une guérison rapide, complète, définitive et médicalement inexplicable. Oui, je sais, chaque vie est un miracle, la foi est un miracle, mais pour que le signe du ciel soit homologué, il faut... qu'il réponde à certains critères singuliers.

Madeleine, toi qui es au ciel, ainsi que nous le croyons et l'espérons bien, en tout cas plus près de Dieu que nous ici présents, nous te demandons d'intercéder auprès de Lui pour la guérison de... Notre frère, notre sœur, en a tant besoin, et nous qui l'aimons voudrions tant qu'il, qu'elle guérisse alors qu'à vue humaine, cela semble impossible. Et ce serait un signe céleste de ta part, chère Madeleine, et de celle de Dieu lui-même attestant ta sainteté, ce quelque chose de Lui qui a laissé une trace en toi ici-bas.

Cela viendra-t-il en son temps ? C'est quand vous voudrez.

En pendant ce temps, que fait le postulateur ? Hé bien, il distribue des images !

## CONCLUSION

Pour conclure, revenons à Ivry la Rouge, où vécut Madeleine durant plus de trente ans. Revenons à ce qui nous paraît lointain aujourd'hui : son immersion en milieu communiste. Je suis particulièrement saisi, en cette année jubilaire, par ce qu'elle disait en 1961 de « l'espérance qu'il faut que nous vivions en présence du communisme ». Figurez-vous qu'elle exposait cela à Marseille, au cours d'un congrès régional ! Des amis communistes, elle en avait. Des collègues communistes, ils avaient travaillé ensemble. Les élus de sa commune avaient appris à l'estimer et à la respecter. Mais que se passe-t-il au contact du communisme, de l'espérance marxiste ambiante qui était encore celle de beaucoup au seuil des années soixante, l'espérance des « lendemains qui chantent » dans une société sans classe ? Quelle espérance apporte les chrétiens dans un tel contexte ? Madeleine évoque « la petite fille espérance » de Charles Péguy et la femme amoureuse du Cantique des Cantiques.

Nous aimons les vers de Péguy sur la petite fille Espérance. Ils disent des choses très vraies mais, ne nous y trompons pas, l'espérance qu'il faut que nous vivions en présence du communisme ne peut être une petite fille. La petite fille doit grandir. C'est une espérance faite femme, c'est une espérance de femme qui aime dont on a besoin pour faire face, l'espérance

de cette femme qui, folle d'inquiétude, sort de la ville, demande aux soldats, demande aux gardes : « Avez-vous vu mon Bien-Aimé ? Savez-vous où il est<sup>15</sup> ? »

Cette espérance doit être forte, elle doit être vraie aussi. Ce que nous devons aux communistes – cela parce qu'ils sont notre prochain – c'est l'espérance surnaturelle, c'est l'espérance que nous donne Dieu, c'est l'espérance que nous devons sans cesse demander à Dieu. Elle est désir de Dieu, passion de Dieu, compassion pour le monde. Elle est faite pour prendre chair dans notre cœur. Et elle y crée des espoirs qui sont ceux de Jésus-Christ, ceux de la passion de Dieu et de la compassion de Dieu pour tous les hommes comme de chaque homme<sup>16</sup>.

À cette maturité d'espérance nous sommes particulièrement conviés aujourd'hui.

---

<sup>15</sup> Ct des Cts 3,3.

<sup>16</sup> *En dialogue avec les communistes*, OC XII, p. 290.